

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 3 (1900)

Heft: 153

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : les cantiques d'Yvan

Autor: Camfranc, M du

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-250129>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 28^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

28^{me} année LE PAYS

La Chine et les Chinois

(Suite.)

Le lieu où s'accomplit cette cérémonie s'appelle sien-nou-tan ou *l'éminence des anciens laboureurs*. C'est un enclos d'une circonférence de six *li* ou lieues chinoises. Il est bon toutefois de remarquer que la lieue chinoise ne vaut que le dizième de la nôtre. Cet enclos près de Pékin n'est séparé du *Tien-tan* ou *Temple du ciel* que par une large rue. L'empereur ainsi que ceux qui doivent l'accompagner, se préparent à cette fête du labourage par trois jours de jeûne. Le jour venu, la cérémonie s'ouvre par un grand sacrifice au Chang-ti, sur un monticule d'environ 15 à 17 mètres de hauteur. L'empereur s'y met en prière demandant pour son peuple l'abondance des biens de la terre.

C'est de là qu'habillé en laboureur il descend avec ses douze aides costumés de même, au champ sacré dont avec un attelage de bœufs, il doit ouvrir deux sillons. Il se rendra ensuite à un champ déjà labouré qu'il semera en partie lui-même de ses augustes mains impériales. Les grains qui lui sont alors présentés sont pris parmi les cinq espèces réputées les plus nécessaires à l'homme : le froment, le riz, les sèves, le millet et une autre graine que les Chinois nomment *cao-léan*.

Au moment où le Fils du Ciel se dispose à labourer, le président de la seconde cour souveraine, vient à genoux lui présenter le manche de la charrue. Il le saisit de la main droite.

Egalement à genoux un mandarin lui présente alors le fouet. Il le prend de la main gauche.

Outre les douze dignitaires dont nous avons parlé, quarante laboureurs ont dû être mis sur

pied pour aider l'empereur dans ses fonctions d'agriculteur. Ce sont eux qui ont attelé les bœufs à la charrue, eux qui ont préparé et mis aux mains impériales les diverses graines à semer.

Deux d'entr'eux choisis parmi les plus âgés, conduisent les bœufs. Deux autres, précédés chacun d'un président de cour souveraine, soutiennent la charrue. Dans le cortège qui suit l'empereur, sont portés des étendards qui au premier mouvement que fait l'empereur, s'agissent aussitôt.

En même temps retentissent accompagnés de chants, nombre d'instruments de musique. Les deux sillons prescrits, ouverts, l'empereur remet à deux mandarins à genoux, la charrue et le fouet. Il est conduit ensuite sur un tertre voisin, d'où au milieu des dignitaires de sa cour debout autour de lui il contemple assis, la suite et la fin de la cérémonie. Ce sont d'abord les trois princes qui lui succèdent. Après avoir ouvert trois sillons chacun, ils cèdent leur charrue et leur fouet aux neuf dignitaires, que nous avons vu avec les premiers, accompagner l'empereur dans ce but.

Ceux-ci ouvrent chacun neuf sillons. Mais les uns comme les autres avaient un vieillard pour conduire les bœufs, deux laboureurs pour soutenir leur charrue, et deux mandarins de degré inférieur pour semer le grain après eux. Leur tâche finie, les trois princes et les neuf dignitaires vont se réunir au cercle des membres de la cour qui entourent l'empereur. Les vieillards et les laboureurs conviés à la fête, sont amenés vers l'empereur, mais seulement au pied du tertre où il est assis. Leurs instruments aratoires à la main, ils se jettent par trois fois à genoux en frappant la terre de leur front. L'empereur et sa cour se retirent alors, laissant des laboureurs et des mandarins mêlés les uns aux autres, achever la culture et l'ensemencement du champ sacré.

Allons, il ne restait plus une lettre à brûler ; plus un écrit indicateur sur sa personne. Tout était en cendres. Il disparaîtrait à jamais ; personne ne saurait rien de lui. De sa houleuse existence de joueur, on ne rencontrerait pas une épave. Il sombrerait dans le tourbillon parisien comme un navire sombre dans une tourmente, entre le ciel et la mer, ne laissant même pas une ride sur l'eau. Les enflantes vagues ont vite fait d'effacer la trace du naufrage. Il en serait, de même pour lui.

Puis, prenant, dans la boîte, son revolver, il examina pour s'assurer qu'il était en bon état, que la gachette jouait librement. Alors il le garnit de balles.

Le domestique de l'hôtel venait de lui monter son déjeuner, et, pour ne pas donner l'éveil sur ses tragiques intentions, il ne voulait pas avoir l'air de frissonner ; il voulait, au contraire, paraître « crâne ». Mais, malgré lui, ses

Cette cérémonie se termine parfois par un splendide festin, où prennent part princes, dignitaires, mandarins, vieillards et quelques laboureurs.

De la germination des semaines de ce champ jusqu'à la maturité de la moisson, se tire, suivant leur réussite ou non, un heureux ou défavorable pronostic pour les récoltes de tout l'empire. Le grain de ce champ est recueilli dans un grenier spécial, grenier sacré. Il est principalement réservé pour les sacrifices publics et solennels. La fête du labourage est célébrée le même jour dans toute l'étendue de l'empire. Ce sont les vice-rois ou gouverneurs de province qui l'accomplissent avec l'assistance de quelques mandarins, leurs subalternes. Pour cela, dans un champ également affecté à cet usage, ils suivent absolument le même cérémonial que l'empereur.

Les villes de leur côté célébrent aussi, mais d'une façon toute différente, cette fête de l'agriculture.

Les rues, dès le point du jour sont garnies de lanternes. De distance en distance se dressent des arcs de triomphe. Au moment fixé, les instruments de musique éclatent, et le gouverneur couronné de fleurs, sort de sa résidence, porté dans sa chaise mandarine. Il est précédé et suivi d'une troupe portant étendards et flambeaux allumés. Une bizarrerie singulière dans cette cérémonie des villes, c'est de promener à travers les rues une monstrueuse vache de terre cuite. Le poids en est tel que quarante hommes suffisent à grand'peine à la porter. Un enfant à pied nu et l'autre chaussé, la suit armé, d'une verge dont il la frappe à grand coups. Suivent les laboureurs, avec divers outils de leur métier. On appelle cet enfant, *l'esprit du travail et de la diligence*, dont il est aux yeux des Chinois, l'emblème vivant.

La marche est formée par des comédiens et

dents se choquaient l'une contre l'autre et il mangeait d'une façon si distraite et si machinale que le garçon regardait avec étonnement cet homme au visage livide, et le croyait vraiment malade.

Dans l'égarement de son esprit, le malheureux Boleslas venait de décider qu'il se rendrait au Bois de Vincennes. Dans ces verts taillis, et sous ces grands arbres, se promène surtout la petite bourgeoisie. Jamais, pour ainsi dire, on n'y rencontre la société élégante. Il ne serait reconnu de personne. Il quitterait sa chambre quand sonneraient dix heures. Il se donnait cette dixième vibration du timbre comme la dernière des dernières limites. Pour attendre il s'enfonça dans un fauteuil, il avait soif. Etait-ce la fièvre, qui, tour à tour, le rendait ainsi, brûlant ou glacé ? On bien l'effroi inhérent à la nature humaine, quand un être qui respire apprécie du terme, et va cesser d'aspirer l'air

Feuilleton du Pays du Dimanche 52

—
LES

Cantiques d'Yvan

PAR
M. DU CAMFRANC

Son cerveau, affaibli par les incessantes ivresses, avait perdu la claire et lucide perception de ses devoirs ; et dans la demi-folie qui suit l'abus des alcools, ils s'imaginaient faussement qu'il expierait en cessant de vivre et en marquant, lui-même, son front du sceau de la justice.

Il se redressa et s'arracha à sa douloureuse méditation.

des gens laissés dans le dessein évident d'amuser et de faire rire. C'est escorté d'un tel cortège que le gouverneur se dirige vers la porte orientale de la ville. Il exprime ainsi la démarche d'aller à la rencontre du printemps. Revenu dans le même ordre et avec la même suite à son palais, on tire du ventre de l'énorme vache d'argile, une foule de petites vaches de même matière qu'on met aussitôt en pièces et morceaux. Les débris en sont alors incontinent distribués au peuple. C'est là sans doute une cérémonie rituelle sous laquelle se cache quelque pensée religieuse que connaissent les Chinois. Mais dans le discours du gouverneur, par où se termine la cérémonie, il est de fait qu'il ne le rappelle jamais à ses auditeurs. Il se borne à faire l'éloge de l'agriculture et à y encourager.

Au jour marqué par le calendrier chinois, se célèbre la *fête des mûriers*. Elle est comme le pendant de celle de l'agriculture. C'est l'imperatrice qui joue ici le rôle principal. Elle vient pompeusement en compagnie des princesses et de ses dames d'honneur, sacrifier sur l'autel de l'inventeur de la fabrication de la soie. Le sacrifice achevé, elle cueille une certaine quantité de feuilles de mûrier destinées pour nourriture aux vers à soie du dépôt impérial. Cette cérémonie ne va pas sans des rites nombreux à observer. C'est ainsi que l'imperatrice donne à la culture du mûrier et à l'élevage des vers à soie, l'encouragement de l'empereur à l'agriculture.

L'automne amène une autre fête : celle de la célébration de la fécondité de la terre et de la fin des travaux de la campagne. Marquée par des actes religieux, elle a aussi pour but de divertir.

Sa durée n'est pas moins de quinze jours. Incalculable est alors le nombre de théâtres élevés hâtivement en plein air. On en rencontre non seulement dans les villes, mais jusque même dans les localités les plus éloignées. On y voit une exubérante multitude de comédiens, de saltimbanques, de bateleurs qui exhibent à l'envi des prouesses de tout genre devant des flots de spectateurs ébahis.

Si ceux-ci sont obligés tout le temps durant, de se tenir debout, ils ont du moins l'avantageuse compensation de pouvoir à leurs gré se retirer sans payer. De tous côtés se montrent des étages chargés de fruits, de viandes, de mille friandises. Ces fêtes d'automne apportent aux femmes l'inestimable faveur de pouvoir sortir et de courir les rues. On connaît avec quel empressement en profitent ces pauvres recluses de toute l'année. Aussi en

qui fait vivre ; quand des yeux, qui jouissent des clairs rayons du ciel, vont se fermer à la lumiére.

Il balbutia :

— Est-ce que j'aurais peur ?

Eh ! oui, dans cet instant suprême, malgré la résolution d'être « crâne », il avait peur ; ses dents claquaient ; ses mains se joignaient convulsivement. Il eût voulu arrêter les aiguilles. Dans quelques minutes les dix coups allaient sonner. L'épouvante le gagnait ; et, cependant, dans l'égarement de sa folie, il croyait entendre une voix étrange dominatrice, et cette voix lui murmurait : « Elle ne t'a pas pardonné. Tu n'as plus qu'à mourir pour expier ton crime. »

Dix heures allaient sonner ; il venait d'apercevoir son visage reflété dans une petite glace, et il ne se reconnaissait pas. Était-ce bien lui le comte Boleslas de Ruloff ? Lui, cet homme aux yeux démesurément agrandis par l'effroi, et au visage si pâle qu'il en était livide. Les morts, dans leurs tombeaux, ont ces tons de cire.

voit-on clopinant un peu de toutes parts sur leurs petits pieds atrophiés, parfois pour aider leur marche chancelante, un bâton à la main.

Ces fêtes sont annuelles. — Il en est d'autres appelées *fêtes de longue vie*, qui ne reviennent que tous les dix ans. Elles sont une sorte d'anniversaire du jour de la naissance de l'empereur et de celui de sa mère. Ce sont des jours à la fois de magnificence et de munificence impériales. Les souverains y font d'immenses largesses à leur peuple.

Grâces et faveurs pluviennent alors indistinctement sur toutes les classes de la société. Les prisons sont ouvertes, les coupables pardonnés. Les laboureurs se trouvent parfois affranchis pour une année entière, de tout impôt sur leurs terres. Ces réjouissances qui ont quelque chose d'analogique à un jubilé, attirent à Pékin où elles se célèbrent, une foule prodigieuse accourue avec empressement de tous les points du vaste Empire. Les dépenses qu'elles occasionnent au trésor impérial, d'après l'estimation de missionnaires jésuites, ne monteraient pas à moins de trois cents millions de notre monnaie. Il est l'un ou l'autre empereur qui pour célébrer le 25^e ou le 50^e anniversaire de leur règne, ont donné une fête en l'honneur des vieillards. On n'ignore point que les vieillards sont en Chine l'objet d'une profonde vénération.

Cette fête se réduit à peu près à un magnifique banquet où sont admis des milliers de vieillards.

L'empereur lui-même le préside, et les tables sont exclusivement servies par les princes et les plus hauts mandarins de l'empire. Ce festin qu'égaye la musique impériale, est suivi de quelques représentations amusantes. La fête est enfin couronnée par une distribution de présents faits aux vénérables convives. Ces dons consistent en petites bourses brodées d'or et d'argent, pièces d'étoffe, de soie notamment. On y joint le *bâton de vieillesse* ou bien le sceptre enblématique appelé *jou-hi*. Le *bâton de vieillesse* est en bois de cèdre et à tête de dragon. Il n'est pas sans quelque ressemblance avec la crosse épiscopale.

Le *jou-hi* dont le sens de ces mots, est que *tout vous arrive selon vos désirs*, est fait d'un bois odoriférant, artistement travaillé. Des figures en pierres d'*yu* y sont merveilleusement incrustées.

Elles y représentent tous les symboles de longue vie et de paix du cœur, *chauve-souris*, *cygogne*, *lichen*, *pin*. La politesse chinoise fait du reste assez grand emploi du *jou-*

Ses mains tremblaient à ce point qu'il ne parvenait pas à replacer le revolver dans son étui. Dans son esprit en décence entraînait cette pensée :

— Dans deux heures, il faut que j'aille cessé de vivre.

Et il se voyait étendu sur le dos dans un fourré de bois, avec le front étoilé d'une balle : il avait le visage inondé de sang, affreusement altéré, méconnaissable, et ses mains crispées dans la mort, ne seraient plus le revolver tombé à ses côtés.

Il jeta un cri d'agonie ; un froid glacial, un froid de mort le saisit de la tête aux pieds ; mais sa tête demeurait toujours égarée dans cette idée fixe de suicide. Malgré son effroi, il demeurait de plus en plus convaincu qu'il ne pouvait échapper à cette condamnation à mort, qu'il avait prononcée contre lui-même.

L'horloge allait sonner. Le petit grincement du ressort le fit tressaillir. Les dix coups résonnèrent, et le pauvre assolé fut pris brusquement d'une crise de désespoir terrible.

(La suite prochainement.)

hi. Elle l'offre à celui qu'on veut honorer dans les circonstances les plus importantes de sa vie.

Les souverains de la Chine donnent encore des fêtes appelées *yen-yen*. Elles ont lieu à l'occasion de la réception des souverains tributaires, de leurs ambassadeurs, et de ceux des puissances étrangères. Elles se célèbrent sous de riches et vastes tentes, par des festins, des concerts, des représentations théâtrales et divers autres divertissements. Ce sont là toutes choses dont les Chinois sont amateurs passionnés.

Aussi une fête en Chine ne serait plus une fête, si on n'y voit figurer histrions, sauteurs, danseurs de corde, acrobates de tout genre, escamoteurs émérites. Tout le monde jusqu'aux plus graves personnages, s'intéresse à leurs savants tours d'adresse avec la joie tout enfantine qu'y portent d'ordinaire les Asiatiques.

Les bateleurs chinois sont renommés dans le monde entier pour leurs tours prodigieux de force et d'agilité. Mais au rapport de ceux qui en ont été les témoins émerveillés, stupéfiés, leur réputation est parfaitement méritée.

Parmi les amusements privés des Chinois compte au premier rang la chasse. Plaisir royal ou tout au moins de grand seigneur en Europe, il n'est plus dans l'empire céleste, vu l'absence de toute loi prohibitive à cet égard, qu'un plaisir purement banal. A son gré et à son aise peut giboyer le moindre individu. Mais afin d'avoir plus aisement du gibier sous la main, les riches font enclose à cet effet de vastes parcs. De tous les Nemrods couronnés, les empereurs chinois ont toujours compté à bon droit parmi les meilleurs et les plus passionnés. Chaque année, ils font de grandes chasses en Tartarie.

Leur suite est si nombreuse qu'on dirait une armée.

Sous les anciennes dynasties ces chasses se faisaient tout le long de l'année. Depuis le règne de l'empereur Kang-hi de la dynastie mandchoue actuelle, ces grandes chasses se réduisent à deux seulement par année. Les empereurs justifient les proportions colossales qu'ils leur donnent par l'occasion qu'ils fournissent à un grand nombre de leurs sujets de se former à l'exercice du tir, d'un prix inestimable et sans égal chez les Chinois.

Quant à la pêche à laquelle il n'y a de la chasse qu'un pas, les Chinois ne s'y livrent pas aussi généralement pour leur plaisir que dans un but de commerce et d'industrie. Comme pêches récréatives, point ne leur est inconnue la pêche à la ligne.

Ils y font usage quand le permet la limpideté des eaux, du harpon, de l'arc et des flèches qu'ils décochent avec une merveilleuse adresse sur les poissons en repos. Dans les grandes pêches, ils se servent de filets et de divers engins, très ingénieux les uns.

Une pêche fort intéressante, de leur invention, et qui n'est nulle part au monde exercée que par eux, c'est la pêche au *cormoran*. Ils prennent jeunes encore cet oiseau aquatique, l'apprivoisent, le dressent et bientôt l'ont rendu très habile pêcheur à leur profit. Dès le point du jour, on voit flotter sur les fleuves, les lacs, les rivières, des barques chargées de ces oiseaux. Perchés sur l'avant, ils attendent impatiemment le signal de s'abattre sur les eaux. Ce signal, les bâteliers le donnent en frappant fortement l'eau de leurs rames. En un clin d'œil les voilà répandus d'un trait sur toute l'étendue de la rivière ou de l'étang qu'ils se partagent avec une étonnante intelligence. Ils plongent et replongent avec force freins de leur bec, se saisissent des grands par le milieu du corps et les apportent fidèlement

chacun dans la barque de son maître. Celui-ci, en même temps qu'il prend le poisson, s'empare du cormoran. Il lui renverse la tête en bas, et lui passant doucement la main sur le cou, lui fait rendre gorge de tous les petits poissons qu'il avait avalés. Cela très facilement. Grâce en effet à un anneau passé autour de l'oiseau, ces poissons retenus dans l'œsophage, n'avaient pu descendre au gésier. Ce n'est que la pêche terminée, que lui est ôté cet anneau et qu'il lui est donné à manger. Sans cette sage précaution, le cormoran bientôt rassasié de poissons eût perdu toute ardeur à continuer sa pêche. Un fait très curieux à noter, c'est que si le poisson se trouvait par trop grand et lourd pour être saisi et emporté par un seul cormoran, on verra tous ses camarades d'une même barque, pour en avoir raison, réunir leurs efforts, l'un le prenant par la tête, l'autre par la queue, un troisième par le milieu du corps, et l'apporter triomphalement aux pieds de leur commun maître.

G. MARTIN, curé de Pleigne.
(A suivre.)

UNE VIE D'OUVRIER

Comme elles seraient d'agréable séjour pour le rêveur, les petites villes provinciales où dès neuf heures du soir, tapies au pied de l'église gothique, les maisons toutes ensemble se font obscures et s'endorment ; où les trottoirs exigus, chaque printemps, s'estompent d'une ligne d'herbe ; où l'omnibus du chemin de fer rompt seul, à de longs intervalles, le silence des rues mal pavées. Comme elles seraient d'agréable séjour pour le rêveur, les petites villes de province, s'il y pouvait faire sa promenade sur le Mail et prendre son apéritif au *Café du Grand Cerf*, sans qu'une demi-heure après, tous les voisins en fussent informés, et sans que ce grave événement devint l'objet de mœurs commentaires !

A Paris, les murs ont les oreilles moins fines, et les fenêtres y possèdent des yeux moins percants. On finit pourtant quelquefois par y connaître, entre locataires d'un même immeuble, un coin de la vie de chacun. Et c'est ainsi qu'hier j'ai appris, au moins en gros, la très simple histoire d'un jeune ouvrier, qui habite deux des pièces les plus proches des ardoises, dans la maison où j'occupe deux des pièces les plus proches de l'entresol. Le récit que je vais transcrire n'a rien de sensationnel du reste ; il ne prête point aux effets de style. Ce n'est qu'un fait-divers vieux de dix années, que j'insérerais en quatrième page et sous le voile de l'anonymat, si je n'y prêtais un peu de cet intérêt spécial que nous attachons toujours aux faits et gestes de ceux qui vivent sous notre toit, même quand ils sont pour nous des personnes inconnues...

Très souvent, à l'heure où me ramène au foyer la crainte des omnibus et des quadruples tramways qui dans Paris se font si menaçants, quand tombe le soir, je rencontre au bas de l'escalier, s'effacant pour me livrer passage, un grand garçon franc d'allures, à la longue barbe blonde, et qui promène sur son dos l'éternelle blouse blanche, sur ses lèvres l'éternelle chanson des artistes peintres... en bâtiments. Peut-être avez-vous remarqué qu'à Paris les menuisiers, les maçons, les terrassiers ou les chauffeurs travaillent volontiers en silence, tandis que de la bouche les barbouilleurs de façade s'envoient des couplets ininterrompus...

Chaque dimanche, à l'heure où les vastes nefs de Saint-Sulpice commencent de s'emplir d'une pieuse foule, mon voisin (il se nomme Emile Lepec) descend lentement cette fois, ses

six étages, tenant de sa main droite un garçonnet d'une douzaine d'années, et prêtant l'appui de son bras à une veille femme toute ridée, toute ratatinée, comme une pomme de reinette après Pâques. Cette octogénaire, dont les épaules courbées et le visage pâle semblent porter le poids d'une tristesse incurable et pourtant résignée, est connue sous le nom de « la mère Cabas », à cause du sac multicolore et semi-séculaire que chaque matin elle promène à travers l'affreux marché Saint Germain, dont le panorama grisâtre limite mon horizon.

Et depuis longtemps je me disais : « Lepec a vingt-sept ans à peine ; il est bien jeune pour être le père de ce gamin, pour être le fils de cette vieille maman. Et pourtant, ses soins si dévoués, si minutieux, sont ceux d'un père, ceux d'un fils. » J'ai enfin l'explication de ce mystère peu compliqué, et je ne résiste pas au plaisir de projeter un peu de lumière sur cette vie d'un simple, afin que si vous rencontrez quelque part, au hasard de l'existence, Emile Lepec, vous vous fassiez un honneur de lui serrer la main...

Donc, en 1890, par un matin où le brouillard avait étendu sur la capitale un manteau de demi-deuil, le jeune homme, alors apprenti, bâdigeonnait d'un pinceau novice mais énergique la façade noircie d'un quatrième étage de la rue des Canettes, en compagnie de deux ouvriers. L'un de ceux-ci, Bertrand Deneuve, était le seul soutien de sa vieille mère ; l'autre Martin Hennetier, était veuf et père d'un baby de deux ans. Soudain, l'échafaudage suspendu, le « bateau », comme on dit dans l'argot du métier, sur lequel ils se trouvaient, piqua de l'avant vers le sol, un des câbles qui supportaient la fragile construction s'étant rompu. Avec le sang-froid et l'agilité d'un gamin de Paris ou, si vous préférez, d'un singe (ces deux mots, dans ce cas, sont à peu près synonymes). Lepec put s'accrocher à la barre d'appui d'une fenêtre. Anxieux, il descendit en un instant l'escalier de l'immeuble. Ce fut pour trouver au bas, sur le pavé boueux, ses deux camarades sanglants, les os brisés, la chair meurtrie. L'un et l'autre respiraient encore, mais on voyait bien que leur dernier souffle était prêt à s'exhaler, qu'ils n'arriveraient pas vivants à l'hôpital, cette suprême étape des soldats du travail.

Emile Lepec n'eut pas une larme. Il ne perdit point son temps à d'inutiles condoléances, et comme il n'était guère éloquent, il ne prononça que quelques mots. Mais ce furent ceux qui, seuls, convenaient en cette heure douloureuse. Il s'approcha de Bertrand Deneuve et, serrant sa main glacée : « Je serai le fils de ta mère », dit-il. Puis, à Martin Hennetier il promit de même, avec l'accent d'une résolution inébranlable : « Je serai le père de ton enfant. » Et les deux victimes se suivirent de près dans la mort, ayant une sorte de sérénité et quelque chose même qui ressemblait à un sourire sur leur visage contracté par l'atroce douleur. Les infortunés savaient qu'ils remettaient entre des mains vaillantes la destinée des êtres faibles et désolés qui leur étaient si chers.

Depuis lors, sans que le temps ait refroidi sa générosité, sans que l'habitude ait émoussé son dévouement, sans que jamais lui échappe un mouvement d'humeur ou un soupir de regret, mon jeune voisin remplit sa noble tâche, saluant d'un sourire les durs labeurs, et d'un couplet joyeux les sacrifices qu'il s'impose en faveur des infortunés que la veille de la journée tragique il ne connaissait même pas... Il a renoncé à fonder une famille pour consacrer sa vie à sa famille adoptive. Dans le souvenir des leçons de son catéchisme, des enseignements reçus à l'école des frères, et dans les prières qu'ils égrène chaque dimanche sur son

chapelet de buis, il trouve le courage dont il a besoin pour donner presque du bonheur à ceux dont le deuil menaçait de devenir du désespoir.

N'avais-je point raison de dire que mon récit serait un simple fait divers..., mais un fait divers comme ceux qu'on trouve insérés dans la liste des « prix de vertus », sur les pages d'or de l'éternelle chronique du bien ? N'a-t-il point raison l'orphelin Félix Hennetier, de nommer « papa » le brave Lepec ? Et la « mère Cabas » n'a-t-elle point raison aussi de les appeler l'un et l'autre : « Mon petit gars, » quand elle leur donne l'adieu du soir, après que leurs trois voix se sont unies pour la récitation d'un *Pater*.

Joseph LEGUEU.

LETTRE PATOISE

Dâ lai Côte de mai.

Ai y en que sôtenant que aivoi des longs piés, ce n'a diere bê, tot pairé, ce peut être utile. I vòs le veu prouvy tot conttent.

Lai tchose s'à pessay en Ailsace ai yi peu aivoi dous ou très mois ai Saasenheim. Ai yi aivayt dains ci velaidge in mère ordiou, rétche, in peté potentat que velaytot gouvernay ; c'étais in autocrate détêchtais de tote lai commune.

En Ailsace, ce n'a pe le peuple que nomme les mères, çâ le gouvernemant.

Mâgray les plaintes motivays que pieuvint à *Kreisdirector* (tchiè nos an dit le *préfet*) ran n'y fesayt ran : la mère était sôteni bon gray mâ gray, poche qu'à temps dê lai tchessus, ai ne rebâit djemais de potchay quelques lièvres en son chef ; bref, ci malotru était le fisi di préfet ; impossible de s'en débarras-

Dains le conseil de lai commune se trovayt in certain Schwindenhammer qu'ait aivu comme souday dains lai garde impériale ay Berlin laivou ai ne preniant que des bél hannes cu li se dié : atiends pié, bogre, nos te vlan faire ay dainsie ! Tchu colî ai s'en vait trovay dous ambourgs de ses collèges, ai pe iôs dié : « Saïtes-vos quoi ? Di temps que le *kreisdirector* nos prend tu po des fôs, nos vlan allay rovay l'empereur lu même, ai pe nos yi velant dire çâ que note mère ; nos vlan voi se nos ne velan pe le foire bais. Etes-vos d'ai-coué ? moi, i cognâ l'empereur, nos velan réussi di premiê cô. » Co que feut dit feut fayt. Mes très ambourgs paîchânt po lai capitale de l'empire d'Ailemaigne. Airivays dains lai grosse velle prussienne, mes pores paysains se présentent en bin des yuës, et bin des buraux, mains an les ranvayt aidé de Pilate en Barrabas. Les djos se pésint, mes hannes dépensint iôs sous, ai pe ai n'avaïncint ran.

Comme iote biat de tchemin de faié ne vayait que po diêche djos, que iôs hoéches veniint piaites et rudement ladgières, ai fayat sondgié ai repatichi sains aivoy ran fayt. C'étais tot de même di foulé toubac, de s'en reveni dinche lai coué tiéte..... Ai se promenint tot triches, tot décoraidgiés, tchu lai promenade des Tiats, qu'el appéllant, les *Linden*, tain tot d'in cô pessé cote iôs in coronel que s'airâté tot co en les voyaint ; « Tiens, dié-té, voi li note Schwindenhammer en bordgeois qu'é inco ses bé peté piés mignons ! Le Schwindenhammer, jeuvé les euiés ai pe recognéché son coronel, Ai yi raïconté en dous mots çâ que les amianay ai Berlin. Le coronel iôs dié : « Veni d'avo moi ! Nos velan allay à bureau di palais. Vos m'aitandrait li ; i ne veu pe faire long. »